

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

DIRECTEUR

Claude Lanzmann

58^e ANNÉE AOÛT-NOVEMBRE 2003 N° 625

BERLIN MÉMOIRES

CLAUDE LANZMANN *Trou de mémoire*

IMRE KERTÉSZ *Pourquoi Berlin ?*

CARMEN-FRANCESCA BANCIU *Berlin est mon Paris*

ANDREĪ KOURKOV *Berlin d'est en ouest*

ZAFER ŞENOCAK *La capitale du fragment*

EVGEN BAVČAR *Berlin et le vent*

JENNIFER ALLEN *Berlin : chaussée défoncée*

INGO SCHULZE *Boléro à Berlin*

CHRISTA WOLF *Jeudi 27 septembre 2001*

STEFANIE ENDLICH *« Grands projets » : un nouveau paysage des lieux de mémoire*

BORIS GRÉSILLON *Les hauts lieux berlinois : une réappropriation problématique*

MICHAEL JEISMANN *Signalétique. De la commémoration nationale de la guerre à la mémoire culturelle*

FLORIAN VON BUTTLAR *Une ville se met en scène*

GABI DOLFF-BONEKÄMPER *La Neue Wache (nouvelle Maison de la Garde royale)*

NICOLAUS SOMBART *Les cinq Berlin : mythologie berlinoise*

MARGARET MANALE *La modernité faite mythe*

MARC SAGNOL *Berlin, infrarouge et ultraviolet*

EMMANUEL LECLERCQ *Berlin au cinéma : la ville miroir de l'histoire*

JÉRÔME et CAROLINE SEGAL *Prenzlauer Berg : anatomie d'un quartier*

GEORGE FERENCZI *Le mur intérieur, 1991*

KLAUS SCHLESINGER *La fin de la jeunesse*

HELGA SCHUBERT *La chambre interdite*

GUNDULA SCHULZE *Lothar*

SILKE SCHAUDER *Berlin, ville ouverte*

WOLF LEPENIES *La culture, substitut de la politique*

HANS-PETER KRÜGER *Amina, Mehmet et leurs enfants*

HANS JOAS *Ruines du « progrès » dans le Brandebourg*

MICHAEL THEUNISSEN *Philosopher aujourd'hui*

LOTHAR

Chaque fois que je le croisais, il était pressé, il filait dans la rue tel un petit rongeur, paraissant ne rien entendre, ne rien voir autour de lui, mordillant sa pipe. Il semblait en permanence aux abois, comme poursuivi par quelqu'un. Il portait, accrochée à l'épaule, une sacoche élimée, en cuir marron. Elle était lourde et lui pendait en travers du corps. Il était coursier au métro de Berlin dont il portait d'ailleurs l'uniforme, conformément à ses obligations, mais sans, manifestement, l'entretenir avec un soin particulier : son habit tenait tout seul, tellement il était sale.

Lorsque je fis sa connaissance, il avait cinquante ans, il paraissait plus âgé et donnait l'impression d'être usé, en dépit de sa silhouette de jeune garçon.

Nos chemins se croisaient souvent. Il travaillait deux immeubles plus loin que le mien, en plein centre de la ville. Un jour où je sortais de chez moi, il passa une nouvelle fois en trombe devant moi, dans la rue. Cette fois-ci, je lui adressai la parole. Je m'étais à vrai dire attendue à me faire traiter de tous les noms, mais il se montra aimable comme s'il me connaissait. J'étais pourtant certaine qu'il ne m'avait encore jamais remarquée. Lorsque je lui dis que je désirais le photographe, il ne manifesta aucune surprise. Au contraire. Comme si la chose allait de soi, il me conduisit dans la cour de l'immeuble où il travaillait, la cour sombre d'une de ces vieilles et hautes cages à poules des Gründerjahre¹. Cette cour abritait aussi des bureaux.

1. Années de fondation du Reich allemand, fin du XIX^e siècle.

Lorsque je pris les premières photos, il se tenait au garde-à-vous, semblant attendre des ordres. L'indifférence se lisait sur son visage ; qu'on le photographie ne lui faisait ni chaud ni froid. Quand j'eus terminé, il détaïa pour rattraper le temps que je lui avais dérobé. Il grimpa les escaliers lestement et disparut.

Une année s'était presque écoulée lorsque je le trouvai un jour devant ma porte. De temps à autre, au hasard d'une rencontre, je lui avais parlé de ses photos. Cela ne paraissait l'intéresser que modérément. Nous entrâmes dans mon atelier. Les murs étaient couverts d'une foule de photos. Il ne prêta attention qu'aux nus. Il les admira un moment et, alors que j'étais en train de chercher son portrait, je l'entendis soudain derrière moi : « Dis donc, petite, tu ne voudrais pas faire un nu de moi ? Jamais personne n'en a fait. » Je ne m'y attendais pas. Faire un nu de lui était pour moi chose inimaginable. J'hésitai. Lothar continua de se déshabiller et, sans manifester la moindre gêne, se trouva nu devant moi. Il était horrible à voir, rempli de boutons et de furoncles, comme s'il avait la rougeole, et d'une maigreur à faire peur. Dans mon atelier, il donnait l'impression d'être totalement perdu.

Nous décidâmes d'aller chez lui. Dans son décor, à lui. Lothar habite très loin, à la périphérie. L'endroit est tranquille, provincial, et ne correspond pas du tout à son personnage. Pour se rendre à son travail, il traverse toute la ville en tramway, d'un terminus à l'autre. Cela fait plus de vingt ans qu'il se lève à quatre heures du matin.

C'est là qu'il a grandi, c'est l'appartement de ses parents. Mais il y a longtemps qu'ils sont morts. Son père est mort alcoolique, sa mère de vieillesse. Il n'a ni frère ni sœur et il vit donc seul, dans deux pièces minuscules. Bien que sa mère ait disparu depuis plus de dix ans, rien ne semble avoir changé, la poussière mise à part, qui s'étale partout. Il est très attaché à sa mère et, quand je le questionne à son sujet, il n'arrive pas à sortir un mot. Il est incapable de parler d'elle avec attendrissement et se contente d'imiter le rôle qu'elle eut au moment de mourir. Il fait alors une épouvantable grimace, ouvre violemment la bouche et, sur le point d'étouffer, halète désespérément. Lothar est bègue. Il est perpétuellement agité et s'embrouille en parlant. C'est à cause d'un accident qui lui est arrivé à quatre ans. Le tramway l'avait heurté, lui et sa grand-mère. Elle était décédée au bout de quelques semaines.

Il régnait dans sa chambre un désordre invraisemblable. Ce n'était que bric-à-brac et fatras. Des cartes postales, des journaux,

des disques — mais pas l'ombre d'un tourne-disque. Il n'en avait pas les moyens, et il comptait sur la prime de fidélité qu'il devait toucher après vingt-cinq années passées dans l'entreprise. Des verres vides. Des bouteilles et des boîtes de conserve aux étiquettes tape-à-l'œil. Des lampions de jardin, des guirlandes et des lanternes pendaient du plafond et les murs étaient recouverts de cartes expédiées du monde entier. Fixée à la porte, la photo d'une femme nue sautait aux yeux avec sa bulle : Veux-tu du sucre ? Il l'avait achetée au marché de Noël. Dans un coin gisaient les restes d'une batterie de jazz. Pas une table, un bureau seulement, une chaise et un lit rabattable. On ne pouvait faire un pas sans renverser quelque chose. Son lit était la seule surface libre. C'est donc là que je pus le photographier. Un mois plus tard je lui remis les tirages qu'il plaça dans sa serviette, sans faire de commentaires.

Lothar a l'habitude de porter sur lui, dans une deuxième sacoche qui n'a rien à voir avec ses tournées, toutes les affaires dont il a de la peine à se séparer. Elle renferme le même fatras que sa chambre. Il ne rentre jamais chez lui directement après le travail, il traîne au contraire longuement dans la ville. Il ne regagne son appartement que pour dormir. Lothar fait partie de ces gens qui vivent dans la rue, et il conserve le regard éveillé et naïf d'un petit garçon qui aimerait découvrir le monde. Il est d'une curiosité sans borne. Il ne veut rien manquer, qu'il s'agisse d'une dégustation avec fanfare de cuivres ou d'une parade militaire, en passant par une course de vélo, la foire ou une exposition. Il veut tout voir, entendre, goûter, sentir et ressentir. Lorsqu'il rencontre en chemin des gens qui lui sont sympathiques, il leur dévoile le contenu de sa sacoche. Y compris une pile de cartes postales avec des femmes aux seins plantureux. C'est lui-même qui les a faites, il y a longtemps de ça, pendant le Festival mondial. Durant cette période les femmes se promenaient en Bikini dans les rues. Des Africaines, des Chinoises, des Américaines. Ce fut pour lui un véritable éden. Il en rêve encore aujourd'hui. Il m'enviait ma profession, mais uniquement à cause des photos de nus que je faisais. En réalité, il ne comprenait absolument rien à mon travail. Il scandalisait régulièrement les femmes qu'il abordait dans la rue en leur demandant de poser nues pour une photo. Conscient de la situation sans issue qui était la sienne, il commença à me supplier de le laisser assister à l'une de mes prises de vue.

Je lui demandai alors :

— Est-ce que tu as déjà été marié ?

— Non, fut sa réponse.

— As-tu déjà vécu avec une femme ?

— Non, dit-il.

— As-tu déjà été amoureux ?

— Non.

— As-tu déjà couché avec une femme ?

— Non.

— Tu n'as encore jamais couché avec une femme ? Alors tu ne sais pas du tout comment c'est ? demandai-je.

— Non, dit-il.

— Que fais-tu des photos que tu as chez toi ?

— Je les regarde, répondit-il.

Je fus ensuite plus directe : « Lothar, je ne sais pas comment c'est chez les hommes, combien de fois tu le fais, une fois par mois, une fois par semaine ? » Il hésita un court instant, grimaça un sourire et dit, rayonnant : « Tous les jours ! »

Il revint de plus en plus souvent et lorsque, en fin d'après-midi, après son travail, il faisait irruption chez moi, j'étais fréquemment fatiguée, crevée. Il ne se rendait manifestement pas compte de mon état et me tourmentait, me torturait de questions incessantes. Si je lui donnais une réponse superficielle, il réfléchissait un instant et reformulait sa question. Cela durait jusqu'au moment où je ne pouvais plus éluder. C'était un vrai casse-pieds. Les amis qui venaient me rendre visite quittaient précipitamment l'appartement sitôt qu'il apparaissait.

Je m'étais endormie un jour pendant l'une de ses tirades. Il ne s'en était pas aperçu parce qu'il avait parlé sans interruption. Lorsqu'il le comprit enfin, il en fut tout secoué. « Pauvre petite, tu as toujours tellement à faire. Beaucoup plus que moi. Tu me fais vraiment de la peine », murmura-t-il et il s'en alla.

Il revint le lendemain et dit : « Tu étais tellement crevée hier. Il y a des gens chez qui cela rentre par une oreille et ressort par l'autre. Ce sont des gens qui n'ont pas de cœur. Ils ne s'aiment pas eux-mêmes, ils n'aiment pas les autres, ils n'aiment ni les animaux, ni les plantes. Lorsque je suis rentré chez moi, hier, j'étais lessivé, je n'ai pas dormi de la nuit et j'ai amèrement pleuré. » Sans que j'aie

eu à dire un mot, il sentit que je n'étais pas bien. J'avais un gros chagrin d'amour et je me rongerais terriblement les sangs.

Peu après je dus déménager et je trouvai un autre appartement, beaucoup plus loin du centre. Je me dis qu'il ne viendrait plus me voir. Mais Lothar était fidèle. Il vint. Et ne me trouva pas. Je le sus le jour où, au cours d'un trajet en tramway, il me montra son agenda. Il avait fait une croix en face de chaque jour où il était venu chez moi. Il tenait là une véritable statistique. Une croix rouge pour les jours où j'avais été chez moi, une noire lorsqu'il ne m'avait pas rencontrée. Il n'y avait presque que des croix noires, une rouge de loin en loin. Il n'avait jamais laissé une trace de son passage lorsqu'il avait dû repartir.

Peu après mon déménagement, ce fut Noël. Je l'invitai. Il vint, la veille au soir, apportant sa collection de disques au grand complet. Toute la musique qu'il n'avait jamais encore entendue parce qu'il ne possédait pas de tourne-disque. Il se précipita aussitôt sur le mien, passant les disques les uns après les autres. Des fanfares, toutes sortes de marches que je ne pouvais pas supporter. Il battait la mesure pendant ce temps et allait et venait dans la pièce, marquant le pas comme pour un défilé. Il était complètement transporté. Il ne me prêtait plus la moindre attention. Sans avoir l'air d'y toucher, il avalait schnaps sur schnaps. Je m'enfuis à la cuisine. Je m'y occupai de l'oie rôtie. Pour la retourner dans le four, j'eus besoin des services de Lothar. Il était chargé de tenir la plaque que j'avais en partie sortie. Comme elle était brûlante, il la lâcha, tout simplement. L'oie s'écrasa au sol.

Je le chassai de la cuisine. Mais, ayant bu quelques autres petits verres, il revint en titubant, emportant presque la table avec lui, avant de finir par s'y agripper, les yeux fixes et perdus dans le vide. De grosses larmes roulaient sur son visage. Il me dit en sanglotant bruyamment : « J'ai rencontré Erich, mon vieux collègue, et il m'a dit, Lothar, je crois que je n'en ai plus pour longtemps. Trois semaines plus tard, il était mort. »

Et il se mit à pleurer de plus belle.

« Mais, Lothar, tu ne m'avais jamais parlé de ça ; ça date de combien de temps ? » lui demandai-je.

— Cinq ans. »

Je n'en revenais pas qu'une telle pensée lui soit soudain venue. Un peu plus tard, je fus obligée de le mettre au lit, telle une mère avec son enfant. Il s'était endormi en mangeant et était tombé la tête

la première dans son assiette, dans le chou rouge, les boulettes et la cuisse d'oie. De la salive lui coulait de la bouche. Il était ivre mort.

Il avait depuis toujours l'envie de paraître un jour en public et de connaître le succès, pas forcément comme une vedette. Mais il voulait devenir l'égal de ceux qu'il admirait. Pour Lothar, tout était si simple, il ne voyait pas de différence entre lui et les autres. Lui arrivait-il un jour de tomber en admiration devant une chanteuse à succès, il ne comprenait pas pourquoi il ne pouvait pas passer lui aussi à la télévision. Je ne le comprenais pas non plus. Un de ses amis était Latschenpaule, le dernier joueur d'orgue de Barbarie de Berlin. Un jour, nous nous sommes produits ensemble dans un club de jeunes ; eux jouaient des rengaines berlinoises et, moi, j'exposais mes photos. Lothar avait pris place derrière la batterie qu'il avait apportée et j'avais peur qu'il se lance d'entrée dans un concert en solo. C'est le contraire qui se produisit. Il plia son jeu au rythme de la musique de l'orgue et fit preuve d'une adaptabilité que je ne lui aurais jamais supposée. Son melon noir montait et descendait au-dessus de la batterie. De lui, on ne voyait rien. Les gens étaient enthousiastes et ils durent exécuter un bis. A la fin de la représentation, Lothar était très entouré. Il avait atteint ce qu'il voulait. Depuis cette soirée, il n'est plus revenu. Lorsque je l'ai revu, un an et demi plus tard, il me reconnut, mais s'enfuit en courant².

Gundula SCHULZE

Traduit de l'allemand par Jean-Marie Argelès

2. La photo « Lothar » de Gundula Schulze est assez connue. On peut la voir actuellement dans l'exposition « Kunst in der DDR » (« L'art en RDA ») à la Nationalgalerie de Berlin (N.d.I.R.).